

Thomas Fouquet et Odile Goerg (éd.)

Citadinités subalternes en Afrique



KARTHALA

Et si la vie urbaine en Afrique ne se réduisait pas au dysfonctionnement, à l'inadaptation, voire au chaos ? Ou plus exactement, est-ce qu'il n'existerait pas sous les désordres apparents d'autres logiques citadines plus subtiles, fluides et moins aisément perceptibles, participant à la réinvention permanente de la cité et des frontières qui la jalonnent ? Ces autres récits *de* et *dans* la ville sont au cœur de cet ouvrage, qui les aborde dans leur dimension aussi bien anthropologique, géographique, qu'historique. C'est à travers des histoires de corps, d'imaginaires mis en actes, d'espoirs d'autres lendemains, de difficultés et de souffrances également, qu'une autre ville se donne à voir, moins immédiatement saisissable et néanmoins indubitablement vivace.

Ainsi, les expériences citadines subalternes étudiées ici ne renvoient pas à une vision statique de situations de relégation, mais plutôt à des formes complexes d'initiatives qui émergent dans les marges ou les interstices urbains. En postulant que la ville est un haut-lieu d'acquisition de ressources, de saisissement d'occasions, de productions imaginaires, mais aussi de contestations plus ou moins directes ou détournées, l'objectif est de penser simultanément des situations de domination et des manières de composer avec elles, au quotidien. L'étude de cette tension constitutive des expériences citadines, envisagée dans différentes métropoles du continent, de la colonisation à nos jours, permet de comprendre les trajectoires de celles et ceux qui négocient leur insertion au sein de sociétés urbaines qui pourtant les marginalisent.

Qu'il s'agisse de femmes de bidonvilles, de jeunes habités par le rêve d'un départ au Nord, de groupes politiquement et historiquement minorés, d'anciens détenus ou d'artistes qui tentent de sublimer les frontières sociales comme géographiques, toutes ces expériences de la ville témoignent d'un jeu complexe d'assujettissement et d'émancipation, dont le territoire citadin est à la fois le cadre, l'arène et la condition de possibilité.

Thomas Fouquet est chargé de recherche en anthropologie au CNRS, membre de l'Institut des Mondes Africains (IMAf). Il est l'auteur de Transition humanitaire au Sénégal (Karthala, 2016) et Transition humanitaire en Côte d'Ivoire (Karthala, 2016).

Odile Goerg est professeure d'Histoire de l'Afrique contemporaine à l'Université Paris Diderot et membre du CESSMA. Elle a édité divers ouvrages dont entres autres, Les indépendances en Afrique. L'événement et ses mémoires (PUR, 2013), Islam et sociétés en Afrique subsaharienne à l'épreuve de l'histoire. Un parcours en compagnie de Jean-Louis Triaud (Karthala, 2012).

Ont également contribué à cet ouvrage : Florence Boyer, Armelle Choplin, Riccardo Ciavolella, Catherine Fournet-Guérin, Habiba Essahel, Dominique Malaquais, Marie Morelle, Didier Nativel et Francesco Vacchiano.

KARTHALA sur internet:
www.karthala.com
(paiement sécurisé)

Couverture : Photo de Thomas Fouquet, Dakar (Médina), avril 2017.

© Éditions Karthala, 2018
ISBN : 978-2-8111-1900-3

Sous la direction de
Thomas Fouquet et Odile Goerg

Citadinités subalternes en Afrique

Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

INTRODUCTION

Subalternités et citadinités en Afrique : une tension heuristique

Thomas Fouquet (CNRS-Imaf),
avec Odile Goerg (Université Paris-Diderot, Cessma)

Ce volume fait suite à une journée d'étude consacrée à la question des « citadinités subalternes en Afrique »¹. Issue de la collaboration entre une historienne et un anthropologue, tous deux spécialistes de questions urbaines en Afrique de l'Ouest, cette rencontre se fixait un objectif avant tout exploratoire, élargi à l'ensemble du continent. Nous partions de l'idée qu'il restait nécessaire de mieux cerner encore les dynamiques propres aux formes et expressions de la citadinité dans les villes d'Afrique, en se situant à l'écart des grands schémas hérités de la colonisation. Ces questions ont longtemps été appréhendées, soit au travers d'outils théoriques plaqués sur des réalités sociohistoriques différentes de celles ayant prévalu à leur élaboration ; soit à l'aune d'un certain tropisme développementaliste peu propice à considérer la diversité des expériences et situations urbaines. L'assignation fréquente des villes-capitales comme vitrines du pouvoir gomme également la multiplicité et la vitalité des formes d'urbanité. De ce fait, une grande partie de celles et ceux qui *font et vivent la ville* en Afrique au quotidien ont été durablement rendus invisibles ou, tout au moins, principalement envisagés sous l'angle de rôles passifs, face à des situations urbaines considérées comme chaotiques ou dysfonctionnelles.

1. Journée d'étude internationale intitulée « Citadinités subalternes en Afrique et en migrations africaines » (mai 2013, Université Paris 7-Diderot). Outre les organisateurs, cet événement a rassemblé douze intervenants provenant de disciplines et d'institutions universitaires et de recherche diverses. Il a reçu le soutien du laboratoire CESSMA (Université Paris 7), de L'Institut des humanités de Paris, de l'Action structurante Pluri-Genre, du laboratoire Sphère (Université Paris 7) et de l'*Institute for African Studies* (Université Columbia, New York) représenté par son directeur, Mamadou Diouf. La publication du présent ouvrage a fait l'objet d'un support financier par l'Action structurante PluriGenre ; nous souhaitons remercier cette structure pour son soutien. Nous remercions également Isabelle Nicaise pour le rôle très actif qu'elle a joué dans l'organisation de la journée d'étude.

Du point de vue de la démarche d'investigation critique qui est la nôtre, l'un des problèmes provient de ce que ces visions arasent la diversité autant que l'épaisseur des expériences citadines. Quand bien même ces dernières, du reste, ne seraient effectivement pas conformes aux objectifs de stabilité ou de bonne urbanité que certains préconisent, et dont l'expression de « bonne gouvernance » urbaine a vocation à rendre compte. Plus généralement, ces conceptions réductrices de la ville et des citadinités produisent des effets de masquage d'un ensemble d'autres questions, qui sont précisément celles que nous souhaitions aborder. Pour dire les choses un peu schématiquement, notre réflexion débutait là où s'arrête la quête d'un ordre urbain pensé, décrété ou encore planifié par le haut – et souvent aussi de l'extérieur, que ce soit du fait des autorités coloniales ou des instances internationales *via* leurs relais internes que sont fréquemment les pouvoirs postcoloniaux.

Bien sûr, les études africaines notamment hexagonales (qu'il s'agisse de la géographie, de l'histoire ou de l'anthropologie) ont d'assez longue date pris leurs distances vis-à-vis des récits coloniaux puis développementalistes sur les fondements de la « bonne urbanité ». Notre démarche collective s'inscrit clairement dans cette perspective de déconstruction des grands récits, avec pour ambition de penser et interroger la ville sous l'angle d'expériences citadines subordonnées et indociles. Nous avons pour ce faire retenu quatre axes thématiques principaux : créativité sociale et culturelle en situation de subordination et de marginalité sociale ; la ville comme produit des usages populaires (dimensions spatiales, temporelles, matérielles et corporelles) ; trajectoires sociales genrées et spatialisation du stigmate ; l'artiste comme témoin, son œuvre comme archive.

Portant essentiellement sur le temps présent, voire sur le très contemporain, cet ouvrage rassemble des chercheurs de diverses disciplines, anthropologues, historiens et géographes. À partir de sept villes-capitales (Rabat, Nouakchott, Niamey, Yaoundé, Kinshasa, Lourenço Marques et Antananarivo), auxquelles s'ajoute le port de Casablanca, ils se proposent de reconsidérer les espaces urbains à partir de leurs marges spatiales et/ou sociales. Partir des formes de « citadinités subalternes » et non des centres ou de projets urbains aseptisés et normalisés, tel est donc le point de vue adopté pour lire la ville et observer les citoyens à l'œuvre. À travers des questionnements et des points de vue divers, les auteurs analysent les formes de dynamisme et les répertoires d'action qui surgissent des contraintes subies par les populations. Ces contraintes produisent subrepticement des effets non anticipés par les pouvoirs et/ou les concepteurs urbains, tout en étant des lieux à partir desquels l'imagination permet d'échafauder des « ailleurs » par le discours, l'action ou la création ; autant de registres dans lesquels se trouvent mobilisées des ressources nouvelles qui ressortissent souvent aux stratégies de l'extraversion (Bayart, 1999), y compris parmi les « bas du bas ».

Ces perspectives de recherche à la fois différentes et complémentaires, outre qu'elles articulent des approches disciplinaires variées, comportent

bien sûr elles aussi un certain nombre de risques et de difficultés. Pensons en particulier aux enjeux épistémologiques et méthodologiques liés à la reconstruction ou au recodage savant de subjectivités occultées et dominées, ou plus exactement occultées *car* dominées. C'est là, du reste, un débat classique qui entoure les *subaltern studies* et que l'on retrouve dans l'étude des cultures populaires – entre populisme et misérabilisme, schématiquement (Grignon et Passeron, 1989). Il convient donc de mieux définir le sens de la notion de subalternité telle qu'elle est mobilisée ici.

La subalternité citadine comme *tension heuristique*

Commençons par une proposition générale, qu'il va s'agir de détailler progressivement: l'approche en termes de citadinité subalterne ne se résume pas à une conception statique de situations de subordination ou de relégation dont l'espace urbain serait le simple contexte physique et historique. En partant de l'idée que la ville est également un haut-lieu d'acquisition de ressources, de saisissement d'occasions, de productions imaginaires, mais aussi de contestations plus ou moins directes ou détournées, il s'agit alors de penser ensemble des situations de domination et des manières de les négocier, sous l'angle de la tension heuristique qui s'en dégage et à la lumière d'usages et représentations de la ville incidents.

Historiquement, ces configurations se sont traduites entre autres par la régulation de l'accès à la vie urbaine de celles et ceux considérés comme plus ou moins légitimes à y prendre part, c'est-à-dire plus ou moins « désirables » dans l'espace urbain, notamment suivant la perspective du genre². Si la présence féminine en ville faisait l'objet d'une préoccupation particulière parmi les autorités coloniales notamment au Congo belge et en Afrique australe, il faut néanmoins bien souligner qu'il y eut peu de politique à succès en la matière, ainsi que l'a bien montré Odile Goerg (2005) à travers la question du *sex ratio*. Après les indépendances, certains États s'essayaient également au contrôle de l'exode rural, comme la Guinée de Sékou Touré ou la Tanzanie de Julius Nyerere, en partant d'une valorisation morale des campagnes. Cette tentation de réenchantement des mondes ruraux, notamment face à la difficulté de gérer des villes en croissance constante et devenues difficilement gouvernables, est régulièrement réactualisée, comme en a témoigné par exemple la valorisation du retour à la terre prônée par Abdoulaye Wade durant son second mandat présidentiel au Sénégal.

De nos jours, le problème de la légitimité à être-en-ville – ou d'un « droit à la ville » pour faire écho à Henry Lefebvre – se manifeste de

2. Sur la gestion des « indésirables » à Dakar, voir, entre autres, Diop (1997). Sur la dimension genrée de ces pratiques de contrôle et de ségrégation urbaine, voir notamment Hunt (1991) et Gondola (1997).

façon particulièrement édifiante dans le cas d'habitats urbains relégués et précaires, initialement temporaires, dont le bidonville est l'exemple le plus emblématique. Les politiques d'aménagement urbain (embellissement des centres, valorisation de la rente foncière dans certaines zones) produisent constamment de nouveaux exclus, ou plus exactement de nouveaux motifs d'exclusion pour des populations de longue date soumises à des logiques de relégation. À cet égard, les textes d'Habiba Essahel et Francesco Vacchiano dans ce volume dialoguent de manière très féconde. Sur un terrain en partie commun, des bidonvilles de Casablanca et de Rabat au Maroc, ils explorent chacun les formes d'agentivité mises en œuvre par, respectivement, des femmes bidonvilloises et des jeunes hommes désireux de partir en migration, dévoilant ainsi combien les contraintes genrées agissent sur certaines trajectoires sociales subalternes. Agir sur le lieu pour y promouvoir d'autres formes du vivre ensemble ou se projeter dans l'« ailleurs » sont deux modalités de négociation d'un présent vu et vécu comme inacceptable.

Ceci renvoie aux rapports de pouvoir qui déterminent ou contraignent ces acteurs urbains, souvent marginalisés mais pesant sur le devenir de la ville. L'une des ambitions plus générale de cet ouvrage est ainsi d'interroger des effets de pouvoir tout à fait tangibles à la lumière de ce qui en constitue peut-être le pendant le plus immédiat : des procédés de transgression, de négociation ou encore de dénonciation des bornages internes à la cité. Ce questionnement est du reste réversible. Les frontières de la ville ne sont pas des barrières absolument hermétiques ; au contraire, nous posons comme hypothèse que c'est à travers leurs manières d'être franchies, débattues ou sublimées qu'elles prennent un sens plus riche.

Une telle perspective interprétative implique une lecture plutôt souple de Gramsci, en particulier pour ce qui concerne l'engagement politique très net qui caractérise son œuvre. En effet, suivant la perspective gramscienne, les groupes subalternes ne trouveraient de salut que dans le renversement de situations hégémoniques – ou tout au moins dans l'intention de s'orienter collectivement vers un tel objectif³. À cet égard, le chapitre d'Armelle Choplin et Riccardo Ciavolella est très éclairant, en ce qu'il permet de saisir certaines « translations » anthropologiques de la pensée gramscienne, à la lumière d'un terrain urbain africain. Ainsi, quels enjeux entourent la constitution d'une *città futura* en Mauritanie ? En creux, A. Choplin et R. Ciavolella laissent à penser que les notions de « citadinité » et « citoyenneté urbaine » renvoient à des réalités certes connexes, mais qui ne sont néanmoins ni tout à fait identiques, ni superposables. Alors que la seconde insiste sur l'idée d'une inclusion à la *polis* – la participation à la vie de la cité, dans un sens notamment politique –, la première renvoie avant tout aux modes très variés d'être-en-ville qui n'impliquent

3. Voir en particulier le fameux *Cahier de prison* n° 25 d'Antonio Gramsci, sous-titré « Aux marges de l'histoire ».

pas nécessairement de positionnement clair vis-à-vis des valeurs collectives fondatrices du sentiment de citoyenneté⁴.

Cette contribution ouvre ainsi une discussion de fond sur le sens même de l'expérience citadine subalterne. La dimension militante propre à l'œuvre d'Antonio Gramsci lui confère une part de sa puissance, lui qui clamait son aversion des « indifférents » au devenir de la cité, véritables déserteurs de responsabilités collectives, voire « boulets » ou « poids morts de l'histoire »⁵. Aussi stimulant que soit cet appel à la mobilisation d'une conscience citoyenne tournée vers la transformation de l'existant, il ne permet que difficilement d'avoir prise sur des trajectoires individuelles moins nettement politisées ou partisanses... Ce qui ne veut pas dire tout à fait « indifférentes », dans le sens d'inertes ou dépourvues de dynamiques propres. On pourrait du reste mettre en tension ces critiques gramsciennes avec l'idée d'« immédiat-politique » (Deleuze et Guattari, 1975), renvoyant ainsi au fait que les plus dominés sont *de facto* pris dans des enjeux politiques en raison même de la minoration/relégation dont ils font l'objet. Sous cette optique, leurs actions et positions sont toujours-déjà (ou irréductiblement) susceptibles d'interprétations politiques. Pensons, singulièrement, aux pratiques d'individus qui se positionnent stratégiquement sur le terrain des pouvoirs établis pour y tracer leur propre sillon, par le biais d'expressions de défiance sociale, d'indocilité culturelle, ou encore d'usages alternatifs, rusés et/ou frondeurs de la ville. Autrement dit, comment saisir politiquement des pratiques et des individus qui n'assument pas d'objectifs contre-hégémoniques *stricto sensu*, ni même de revendications citoyennes, mais qui prennent néanmoins une part active aux relations de pouvoir et de domination dans lesquelles ils sont quotidiennement impliqués ?

On retrouve là, exprimés de manière synthétique, l'intérêt mais aussi les difficultés d'une lecture politique des expériences subordonnées de la ville que nous plaçons au cœur de la réflexion collective. Le problème n'est pas d'opposer le récit d'individus absolument libres de leurs choix et de surcroît enclins à les affirmer haut et fort, à celui de l'exclusion, du déclassement ou de la domination ; il s'agit plutôt de comprendre les trajectoires d'acteurs qui, depuis des positions dominées, gèrent stratégiquement leur insertion au sein de sociétés urbaines qui les marginalisent.

4. Sur la notion de citadinité, par contraste notamment avec celle de citoyenneté (urbaine), voir Gervais-Lambony (2003).

5. Gramsci, A., « La Città futura », in *Il Grido del Popolo*, n° 655, 11 février 1917, et *Avanti!*, n° 43, 12 février 1917 (traduit de l'italien par Olivier Favier).

À partir d'un terrain dakarois...

On comprend ainsi que nous nous rallions à l'idée que la citadinité doit être considérée avant tout comme un processus, notamment dans la mesure où « comportements et représentations [urbains] ne sont pas statiques » (Gervais-Lambony, 2003 : 45). Les individus sont de fait constamment amenés à renégocier ou repenser leur citadinité face à des contextes mouvants. Ajoutons que ce processus est largement travaillé par les rapports de force et les relations de pouvoir dont la ville est le théâtre. C'est dans cette optique, entre autres, que la notion de citadinité subalterne prend un caractère opératoire. Afin de mieux préciser ces considérations mais aussi la généalogie de notre questionnement, il est utile d'introduire certains aspects des recherches que Thomas Fouquet conduit à Dakar ; c'est en effet d'abord depuis ce terrain que les questions soulevées ici ont semblé intéressantes à discuter collectivement.

Ces travaux portent notamment sur des jeunes Dakaroises qui se produisent à peu près quotidiennement dans l'univers nocturne des bars et nightclubs de la capitale sénégalaise, où elles négocient différents types de transactions sexuelles avec des partenaires masculins, étrangers et occidentaux bien souvent (Fouquet, 2011a et 2011b). Ces jeunes femmes sont très largement considérées comme des figures emblématiques de la subalternité. D'abord parce qu'elles seraient privées de toute capacité d'initiative sociale, et plus encore politique, forcées de se vendre pour faire face à l'âpreté de leurs conditions de vie et de celles de leurs proches (ce qui a pu être exprimé en termes de *survival sex* par certains chercheurs anglophones) ; cette lecture strictement économique verse, on le comprend, clairement dans l'interprétation misérabiliste. Suivant un autre type de jugements, elles seraient plongées dans une sorte d'anomie morale bien caractéristique des temps présents, qui les aveuglerait sur leurs propres comportements – victimes d'elles-mêmes et de leurs mauvais penchants en quelque sorte ; et, incidemment, aliénées à des modèles sociaux et culturels étrangers vis-à-vis desquels elles seraient incapables d'entretenir une quelconque distance critique. Les conceptions de ce type comportent bien entendu une historicité très importante et dévoilent des enjeux de pouvoir qui excèdent largement ce cadre empirique particulier : représentations de l'autre et de l'ailleurs-occidental en situations (post)coloniales ; rapports de genre et générationnels ; ou encore visions de la ville en Afrique comme un haut-lieu d'égarement identitaire, voire de fossoyage d'une « culture authentique », par contraste avec un monde de la ruralité supposément immuable et/car exempt des vicissitudes de la modernité.

Mais si l'on se place à présent du point de vue des actrices elles-mêmes, le problème, bien entendu, devient tout autre. Pour ces jeunes femmes, d'origine sociale très variée mais néanmoins nées en milieu urbain dans leur grande majorité, il s'agit aussi et surtout de se dégager de certaines assignations sociales qu'elles considèrent comme trop étriquées

et pesantes. Également, de conjurer ou de dépasser un sentiment d'insignifiance sociale en se distinguant de la masse des jeunes citadins précarisés – les « Sénégalériens » (contraction de « Sénégalais » et « galérien ») suivant une expression dakaroise. Enfin, la scène urbaine nocturne leur permet de s'affirmer comme des individus branchés, cosmopolites, bien en phase avec le temps du monde. Les positions qu'elles occupent dans les franges ou les interstices urbains sont ainsi d'une certaine façon rendues légitimes et signifiantes à l'aune de leurs aspirations à la modernité globale, sous l'angle des places et rôles sociaux subordonnés dont elles tentent de s'émanciper, mais aussi des désirs migratoires qui les animent.

Finalement, dans le souci de rapporter ces « arts d'être global » (Ong et Roy, 2011) et les postures critiques qui s'en dégagent à un questionnement urbain, T. Fouquet a proposé de les requalifier en « arts de la citadinité subalterne » (Fouquet, 2013). Cette expression évoque *a minima* les pratiques et stratégies propres à celles et ceux qui, largement privés de pouvoir social, économique et/ou politique, s'emparent néanmoins d'occasions en louvoyant dans la cité, et en négociant les frontières physiques et symboliques qui la quadrillent.

On retrouve ici l'idée d'une tension heuristique déjà évoquée : entre contraintes et assignations sociales d'une part, tentatives de s'en émanciper notamment au travers d'usages alternatifs du temps et de l'espace citadin d'autre part. Les sociabilités particulières qui s'en dégagent, les formes de mobilité dont la ville est le théâtre, les manières de symboliser ou de représenter les vécus citadins enfin, constituent à cet égard des objets d'observation et des clés d'interprétation très féconds, comme en témoignent les différents textes rassemblés dans ce volume.

... Pour faire rebondir le questionnement dans le temps et l'espace

L'approche en termes de citadinité subalterne était ainsi d'abord solidaire d'une démarche et d'une expérience de recherche singulières. Or, comme en attestent les contributions qui suivent, la réinscription de cette démarche dans un cadre collectif s'est avérée fructueuse : la tension heuristique entre situations de subordination et logiques de résistance ; la volonté de se déprendre de visions strictement développementalistes ou canoniques des citadinités en Afrique ; l'approche critique de ces dernières à travers l'articulation des expériences concrètes et des projections imaginaires des citadins eux-mêmes ; ou, enfin, la nécessité de prendre en compte également les expressions de contestation ou d'indocilité détournées, parfois discrètes, sans chercher nécessairement des formes de politisation formalisées ni même conscientisées comme telles. Tout ou partie de ces lignes de pensée servent en effet de fil conducteur aux textes présentés ici.

Florence Boyer, au sujet de jeunes Nigériens de Niamey fréquentant des *fada* (regroupements informels et amicaux type causeries, assimilables aux *grins* maliens), montre par exemple la difficulté d'y discerner un quelconque « passage au politique », quand bien même les discussions parmi ces jeunes s'orientent fréquemment, sur un mode critique, vers des questions politiques ou la dénonciation des conditions de vie locales⁶. La pratique tourne à l'entre-soi, entre hommes à l'avenir incertain, à l'exutoire entre jeunes largement démunis d'un pouvoir de décision.

Pour analyser ces phénomènes, d'autres outils conceptuels sont bien sûr disponibles. Citons entre autres la notion d'« infrapolitique » travaillée notamment par James Scott (2008), celle déjà évoquée d'« immédiat-politique » de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1975), ou encore les « politiques de la vie quotidienne » (*life as politics*) examinées par Asef Bayat (2010) en contexte moyen-oriental. Notre démarche s'inscrit ainsi en complémentarité avec ces différentes perspectives analytiques, sans faire de la citadinité subalterne une panacée conceptuelle mais plutôt un levier d'investigation et d'interprétation critique. Au demeurant, il faut bien insister sur l'importance des mots pour rendre intelligibles des configurations et des individus souvent, au contraire, invisibilisés ou assignés au mutisme sous l'effet de la relégation et de la minoration⁷.

Didier Nativel formule des propositions tout à fait intéressantes à cet égard, en avançant les notions d'« infra-citadinité » et de « cita-dignité » à propos de prostituées et d'enfants des rues de Lourenço Marques, au Mozambique, entre 1940 et 1975. Mais la question de la visibilité se joue également à un autre niveau dans son étude puisqu'elle traite d'un journaliste mozambicain, Ricardo Rangel, dont l'œuvre photographique permet de véritablement *signifier la présence* d'une portion de citoyens très marginalisés. La démarche artistique peut en ce sens s'assimiler *de facto* à une forme de témoignage historique, en particulier sur des « sujets » (ici, dans le double sens d'individus dotés de subjectivité et de modèles photographiques) largement exclus des grands récits officiels ou légitimes. À travers ces témoignages visuels rares, légués par le premier photographe non blanc s'étant formellement intéressé à ces thèmes dans les années 1950, c'est tout un pan de la ville qui apparaît.

Catherine Fournet-Guérin, dans son chapitre consacré à la (non) présence des descendants d'esclave dans la littérature malgache, montre elle aussi nettement les logiques d'occultation dont ces populations subalternes font l'objet et les enjeux politiques plus larges qui se rapportent à leur éventuelle mise-en-visibilité. Autrement dit, le peu de cas qui est fait de ces populations dans les récits littéraires dit quelque chose, en creux, de la subordination sociale à laquelle elles restent assignées à Madagascar,

6. Pour une lecture bien plus nettement politique de ce type de regroupements, voir Cutolo et Banégas (2012).

7. Sur la question de l'invisibilité comme phénomène proprement politique, voir notamment Voirol (2005).

en particulier en milieux urbains. Elle nous informe aussi sur le cercle des auteurs, minorité qui continue à dominer la scène littéraire.

Notre réflexion collective s'appuie ainsi sur la diversité des contextes urbains du nord au sud de l'Afrique, mais aussi sur l'historicité des questions soulevées, entre situations coloniales et postcoloniales ; on comprend en ce sens tout l'intérêt comparatiste de cet ouvrage. Certains textes intègrent également l'idée de vécus citadins largement travaillés par des processus globaux, dans lesquels la mobilité, en tous cas le désir de mobilité tant sociale que géographique, est un élément cardinal. C'est le cas entre autres de ceux de Dominique Malaquais et de Francesco Vacchiano, qui montrent que la ville – vécue sur un mode mineur ou transfigurée dans l'art – constitue un lieu de projection et d'imagination de « mondes plus vastes » (Simone, 2005-2006). Les usages, narrations et imaginaires urbains auxquels ces deux contributions font écho comportent intrinsèquement des énonciations critiques sur l'existant, notamment par effets de contraste (social comme pictural). Qu'il s'agisse de l'œuvre de Mega Mingied, artiste du Congo, ou des rêves migratoires de jeunes hommes de Rabat, ces productions participent simultanément d'une reconfiguration du temps et de l'espace citadins, notamment en reliant des références urbaines distantes et à priori distinctes, par le travail de l'imagination puis, éventuellement, du geste artistique.

Finalement, les auteurs rassemblés ici, aussi divers que soient leurs objets, leurs terrains d'étude ou encore leurs inscriptions disciplinaires, se retrouvent sur un aspect : tous évoquent l'idée d'une forme de claustration, physique, sociale ou statutaire, qui n'est toutefois pas un enfermement dans le sens strict dès lors qu'elle est sans cesse renégociée et reconfigurée à l'intérieur de trajectoires citadines individuelles et que l'on échafaude des projets pour y échapper, par l'esprit ou en acte. Marie Morelle rend compte de manière précise de tels enjeux au sujet d'itinéraires carcéraux à Yaoundé, au Cameroun. Elle montre ainsi comment l'expérience de la prison et celle de la ville se réfractent, se répondent et, d'une certaine façon, se co-construisent au fil des biographies individuelles d'anciens détenus.

Dans l'ensemble, ces différentes contributions démontrent combien les expériences de l'enclavement sociospatial dans la ville et les logiques d'affranchissement qui s'en dégagent caractérisent un jeu complexe d'assujettissement et d'émancipation, dont le territoire citadin est à la fois le cadre et la condition de possibilité. Le bidonville, l'assignation servile et/ou à des statuts minorés (selon l'âge, le genre, le statut professionnel etc.), l'impossibilité de « brûler » la frontière pour rejoindre les côtes européennes depuis celles marocaines, ou encore bien sûr l'expérience carcérale, constituent autant d'exemples où se joue une telle tension entre domination et résistance – résilience pourrait être un autre mot, si toutefois cette notion n'était pas si galvaudée. Une telle tension n'est pas perceptible uniquement au travers de ses effets sociaux, politiques ou économiques les plus tangibles. Elle se manifeste également dans des

imaginaires urbains qui, à n'en pas douter, tiennent eux aussi un rôle proprement « instituant » (Castoriadis, 1975) dans les processus de subjectivation dont la ville des subalternes est le théâtre.

Bibliographie

- Bayart Jean-François, « L'Afrique dans le monde, une histoire d'extraversion », *Critique internationale*, 1999.
- Bayat Asef, *Life as Politics: How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford, Stanford University Press, 2010.
- Castoriadis Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- Cutolo Armando et Banégas Richard, « Gouverner par la parole : parlements de la rue, pratiques oratoires et subjectivation politique en Côte d'Ivoire », *Politique africaine*, n° 127 (dossier thématique « Parlements de la rue »), 2012, p. 21-48.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.
- Diop Momar C., « L'administration sénégalaise et la gestion des "fléaux sociaux". L'héritage colonial », in Becker, Mbaye et Thioub (dir.), *A.O.F.: réalités et héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial, 1895-1960*, Dakar, Direction des Archives du Sénégal, 1997, p. 1128-1150.
- Fouquet Thomas, « Aventurières noctambules », *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011a. En ligne [<http://gss.revues.org/index1922.html>].
- « Filles de la nuit, aventurières de la cité. Arts de la citoyenneté et désirs de l'Ailleurs à Dakar », thèse en anthropologie sociale, EHESS, 2011b (à paraître aux éditions Karthala dans la collection Les Afriques).
 - « Esquisses d'un art de la citoyenneté subalterne: les aventurières de la nuit dakaroise », in Diouf et Fredericks (dir.), *Les arts de la citoyenneté au Sénégal: espaces contestés et civilités urbaines*, Paris, Karthala, 2013, p. 131-157.
- Gervais-Lambony Philippe, *Territoires citadins*, Paris, Belin, 2003.
- Goerg Odile, « Les femmes, citoyennes de deuxième plan? Réflexion sur le sex ratio dans les villes en Afrique sous la colonisation », in *Mama Africa. Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 143-168.
- Gondola Charles Didier, « Unies pour le meilleur et pour le pire. Femmes africaines et villes coloniales: une histoire du métissage », *Clio*, n° 6, 1997.
- Gramsci A., « La Città futura », in *Il Grido del Popolo*, n° 655, 11 février 1917, et *Avanti!*, n° 43, 12 février 1917 (traduit de l'italien par Olivier Favier).
- Grignon C. et Passeron J.-C., *Le savant et le populaire: misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989.
- Hunt Nancy R., « Noise over Camouflaged Polygamy, Colonial Morality taxation, and a Woman-Naming Crisis in Belgian Africa », *The Journal of African History*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 471-494.
- Ong Aihwa et Roy Ananya (dir.), *Worlding Cities. Asian Experiments and the Art of Being Global*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2011.
- Scott James C., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, éd. Amsterdam, 2008.
- Simone Abdoumalig, « Atteindre des mondes plus vastes. Négocier les complexités du lien social à Douala », *Politique africaine*, n° 100, novembre 2005.
- Voirol Olivier, « Présentation. Visibilité et invisibilité: une introduction », *Réseaux*, n° 129-130, 2005, p. 9-36.

PREMIÈRE PARTIE

**ENJEUX DE (RE)PRÉSENTATION
DES CITADINITÉS SUBALTERNES**

